

**Travailler,  
travailler encore**

« Un monde qui se sert de l'aiguillon de la faim pour exploiter, de l'aiguillon de l'exploitation pour gagner de l'argent et qui finalement ne gagne que de quoi **travailler encore** davantage et se faire mener la vie dure. Même plus tard, il faudra **encore travailler** selon ses moyens pour avoir de quoi jouir selon ses besoins ; je ne veux ni des moyens d'abord, ni des besoins ensuite. Ainsi parlait cet ami et il avait l'air irréfutable. »

Ernst Bloch, *Spuren* (1930), Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, 1969, p. 100 ; trad. fr. par P. Quillet et H. Hildebrand, *Traces*, Paris, Gallimard 1968, p. 107.

« La fonction principale et presque unique des syphograntes est de veiller à ce que personne ne se livre à l'oisiveté et à la paresse, et à ce que tout le monde exerce vaillamment son état. Il ne faut pas croire que les Utopiens s'attellent au travail comme des bêtes de somme depuis le grand matin jusque bien avant dans la nuit. Cette vie abrutissante pour l'esprit et pour le corps serait pire que la torture et l'esclavage. Et cependant tel est partout ailleurs le triste sort de l'ouvrier !

Les Utopiens divisent l'intervalle d'un jour et d'une nuit en vingt-quatre heures égales. Six heures sont employées aux travaux matériels, en voici la distribution :

Trois heures de travail avant midi, puis dîner. Après midi, deux heures de repos, trois heures de travail, puis souper. Ils comptent une heure où nous comptons midi, se couchent à neuf heures, et en donnent neuf au sommeil.

Le temps compris entre le travail, les repas et le sommeil, chacun est libre de l'employer à sa guise. Loin d'abuser de ces heures de loisir, en s'abandonnant au luxe et à la paresse, ils se reposent en variant leurs occupations et leurs travaux. Ils peuvent le faire avec succès, grâce à cette institution vraiment admirable. »

Thomas More, *L'Utopie*, traduction française par Victor Stouvenel, 1842, version numérique par Jean-Marie Tremblay, Bibliothèque Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi, Site web: <http://bibliothèque.uqac.quebec.ca/index.htm>, p. 40.

UTOPIAE INSULAE FIGVRA



« les magistratures, les arts, les travaux et les charges étant également distribués, chacun ne travaille pas plus de quatre heures par jour. Le reste du temps est employé à étudier agréablement, à discuter, à lire, à faire et à entendre des récits, à écrire, à se promener, à exercer enfin le corps et l'esprit, tout cela avec plaisir. [...] Par la juste distribution du travail, la part qu'en fait chacun, loin d'affaiblir ou de briser [les] forces [de l'individu], les augmente. »

Tommaso Campanella, *La Cité du soleil ou Idée d'une république philosophique (Civitas solis, 1623)*, traduit du latin par Jules Rosset, in : *Œuvres choisies* précédées d'une notice par Louise Colet, Paris, Lavigne, 1844. Texte en ligne.

« On divise le jour en vingt-quatre heures ; on n'en consacre jamais que six au travail, dont trois avant midi, qui est l'heure du dîner. Après ce repas on a deux heures de récréation. Les trois autres heures de travail se terminent par le souper. On se couche sur les huit heures, on en dort à peu près autant, c'est-à-dire qu'on se lève sur les quatre heures du matin. Il est permis à tout artisan d'employer comme bon lui semble tout le temps qui se trouve entre son sommeil, son travail et ses repas. Loin de le saisir avec avidité pour s'abandonner à un lâche repos, pour se plonger dans la débauche et l'ivrognerie, ils l'emploient tous à des jeux aussi innocents qu'instructifs ; quantité d'ouvriers en profitent pour étudier les belles-lettres. [...] Je vous ai dit qu'ils ne travaillaient que six heures ; peut-être ne concevez-vous pas qu'un travail si court puisse suffire pour leur fournir tout ce qui est de nécessité première ou d'agrément utile dans la vie. Cependant, loin de manquer de rien, ils sont pourvus de tout, même au-delà de leurs besoins. Pour vous convaincre de la possibilité de ce que j'avance, faites attention, je vous prie, à la grande partie du peuple qui reste oisive chez les autres nations. »

« On allait autrefois chercher le plaisir dans les villes ; on va aujourd'hui le trouver dans les villages : on n'y voit que des visages riants. Le travail n'a plus cet aspect hideux et révoltant, parce qu'il ne semble plus le partage des esclaves. Une voix douce invite au devoir et tout devient facile, aisé, même agréable. Enfin, comme nous n'avons pas cette quantité prodigieuse d'oisifs qui, comme des humeurs stagnantes, gênaient la circulation du corps politique, la paresse bannie, chaque individu connaît de doux loisirs, et aucune classe ne se trouve écrasée pour supporter l'autre. Vous concevez donc que n'ayant ni moines, ni prêtres, ni domestiques nombreux, ni valets inutiles, ni ouvriers d'un luxe puéril, quelques heures de travail rapportent beaucoup au-delà des besoins publics ; elles fructifient en bonnes productions et de toute espèce : le superflu va trouver l'étranger, et nous rapporte de nouvelles denrées. »

Louis-Sébastien Mercier, *L'An 2440*, Paris, France Adel, 1977, p. 133.







« Paresse et solitude contiennent l'une et l'autre un poison chimiquement apparenté [...] ; c'est le poison du sombre vivre en soi-même. [...] L'ennui est le salaire de la vie sans travail. [...] Ne rien faire est aussi attrayant qu'intolérable. »

*Ernst Bloch, Spuren, p. 100sq., trad. fr. p. 108sq.*

« Comme toutes les religions s'appuient sur [l'] insuffisance de l'existence nue, de la 'créature', aucune d'entre elles n'a jamais enseigné de ne rien faire, elles ne le pouvaient pas. »

*Ibid., p. 101, trad. fr. p. 109.*

« Supposez donc qu'on fasse travailler utilement ceux qui ne produisent que des objets de luxe et ceux qui ne produisent rien, tout en mangeant chacun le travail et la part de deux bons ouvriers ; alors vous concevrez sans peine qu'ils auront plus de temps qu'il n'en faut pour fournir aux nécessités, aux commodités et même aux plaisirs de la vie, j'entends les plaisirs fondés sur la nature et la vérité. »

Thomas More, *L'Utopie*, p. 41.

« [...] la nature elle-même, ainsi que nous l'avons dit bien des fois, demande que nous soyons capables non seulement de nous livrer correctement aux travaux de la vie active, mais encore d'occuper noblement nos loisirs ; car [...] c'est là le principe de toutes nos actions. Si, en effet, travail et loisir sont l'un et l'autre indispensables, le loisir est cependant préférable à la vie active et plus réellement une fin, de sorte que nous avons à rechercher à quel genre d'occupations nous devons nous livrer pendant nos loisirs. Ce n'est certainement pas au jeu, car alors le jeu serait nécessairement pour nous la fin de la vie. [...] Le loisir, en revanche, semble contenir en lui-même le plaisir, le bonheur et la félicité de vivre. Mais ce bonheur n'appartient pas aux gens occupés, mais à ceux qui mènent la vie de loisir : car l'homme occupé travaille en vue de quelque fin, envisagée comme n'étant pas encore en sa possession, alors que le bonheur est une fin [...] »

Aristote, *La Politique*, 1337b-1338a, nouvelle traduction avec introduction, notes et index par J. Tricot, Paris, Vrin, 1970, p. 556-558.

« Le métier est ce que l'homme doit accepter comme un décret divin, il est le 'destin' auquel il doit se plier : l'accent est d'abord mis sur cet aspect, qui prime sur l'idée, également présente, que le travail professionnel est une mission ou plutôt la mission imposée par Dieu. L'évolution du luthéranisme orthodoxe ne fit qu'accentuer ce trait. Le seul apport du luthéranisme dans le domaine culturel fut donc, dans un premier temps, un apport négatif. »

Max Weber, *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, in : *Gesammelte Aufsätze zur Religionssoziologie*, Tübingen, J.C.B. Mohr (Paul Siebeck) 1988, p. 72; trad. fr par Isabelle Kalinowski, Paris, Flammarion (coll. Champs) 2000, p. 145sq.

« [...] les sciences, les honneurs et les jouissances de la vie sont partagées de manière que personne parmi eux ne peut songer à s'en approprier d'autres au détriment de ses concitoyens. Ils [les Solariens] disent que l'esprit de propriété ne naît et ne grandit en nous que parce que nous avons une maison, une femme et des enfants en propre. De là vient l'égoïsme [...] Grâce à la communauté, les hommes ne sont ni riches ni pauvres. Ils sont riches, parce qu'ils possèdent en commun, pauvres, parce qu'ils n'ont rien en propre. Ils se servent des choses, mais ne les servent pas. »

Tommaso Campanella, *La Cité du soleil ou Idée d'une république philosophique (Civitas solis, 1623)*, traduit du latin par Jules Rosset, in : *Œuvres choisies* précédées d'une notice par Louise Colet, Paris, Lavigne, 1844. Texte en ligne, p. 32sq.

*F. THOMÆ CAMPANELLÆ*

*Appendix Politicæ*

C I V I T A S  
S O L I S



I D E A  
REIPUBLICÆ PHILO-  
SOPHICÆ.

*FRANCOFVRTI*

Typis Egenolphi Emmelii, Impensis vero Godofredi  
Tambachii, Anno Salutis

---

M. DC. XXIII.

« Un homme dont toute la vie se passe à exécuter un petit nombre d'opérations simples [...] n'a aucune occasion de développer son intelligence ni d'exercer son imagination [...]. Il devient en général aussi ignorant et aussi stupide qu'il soit possible à une créature humaine de le devenir [...]. Ainsi, sa dextérité dans son métier particulier est une qualité qu'il semble avoir acquise aux dépens de ses vertus intellectuelles, sociales et guerrières. Or, dans toute société industrielle et civilisée, tel est l'état où doit tomber nécessairement l'ouvrier pauvre, c'est-à-dire la grande masse du peuple. »

Adam Smith, *De la Richesse des Nations*, cité par Marx dans *Le Capital*, Livre I, chapitre XIV, in *Œuvres I*, éd. par Maximilien Rubel, Paris, Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade) 1963, p. 905sq.



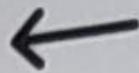
« L'argumentation, dans sa radicalité, consiste à soutenir que ce qui est en cause dans la crise que nous traversons aujourd'hui n'est ni le salariat (nous en aurions simplement fini avec cette forme particulière qu'a revêtu le travail depuis deux siècles) ni l'emploi (nous aurions à faire face à des dysfonctionnements de la régulation de l'emploi ou à une inadéquation des statuts d'emploi à la nouvelle donne mondiale), mais bien le travail lui-même : nos sociétés post-industrialisées – mais aussi les pays dits en voie de développement – n'auront bientôt plus besoin de travail, et pourront continuer à produire toujours plus avec toujours moins de travail. »

Dominique Méda, cr de: Jeremy Rifkin, *La fin du travail*, *Revue française de sociologie*, 1998, 39-3. p. 612.

« En déconnectant le salariat de la contrainte de survie (de l'obligation d'accepter les emplois disponibles pour subvenir à ses besoins), le revenu garanti permettrait aux salariés potentiels de choisir, en l'occurrence, de n'accepter que des emplois intéressants. Il en résulterait que les employeurs, privés ou publics, seraient obligés d'offrir des conditions de travail et une organisation du travail plus satisfaisante. »

Emmanuel Renault, « Émanciper le travail : une utopie périmée ? », *Revue du MAUSS*, 2016/2 n° 48, p. 156.

**ENTRÉE  
PERSONNEL  
BON MARCHÉ**



Nous remercions vivement chaque fumeur  
de nous aider à préserver au mieux les abords de notre magasin.

Merci de ne pas jeter les mégots à terre  
et d'utiliser les cendriers prévus à cet effet.

Merci de votre compréhension

[https://www.youtube.com/watch?v=C\\_FrCekiYSY](https://www.youtube.com/watch?v=C_FrCekiYSY)